Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 4 (1956)
Heft: 1-4

Artikel: Les principaux incendies qui ont ravagé Genève au cours des siècles
Autor: Blondel, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727595

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES PRINCIPAUX INCENDIES QUI ONT RAVAGÉ GENÈVE AU COURS DES SIÈCLES

par Louis Blondel

Nous avons de la peine à nous représenter l'étendue et l'importance des incendies qui, au cours du moyen âge, ont atteint presque toutes les villes et les bourgs. Leur mention, rapportée trop brièvement dans les chroniques, n'en donne qu'une image peu précise ne permettant pas de réaliser l'étendue des dommages. L'état des lieux s'étant modifié, il est souvent difficile de localiser les édifices mentionnés dans les récits contemporains de ces événements.

Genève n'a pas échappé à ces sinistres, particulièrement fréquents aux XIVe et XVe siècles. On se rend compte pourquoi si peu de constructions civiles, de maisons particulières du moyen âge, ont subsisté jusqu'à nos jours, quand on réalise l'amplitude de ces catastrophes. Seuls pouvaient résister, au moins partiellement, les édifices construits en maçonnerie et en pierre. Mises à part les églises, qui du reste subirent des dégâts importants, nécessitant des restaurations fréquentes, on ne retrouve de rares vestiges du moyen âge que dans les maisons de familles nobles ou de la haute bourgeoisie, construites en pierre. Dans les actes la *domus lapidea* reste une exception. Les autres immeubles étaient édifiés en bois ou en pans de bois avec des parois peu épaisses, constituées par un mélange de cailloux de rivière, de chaux et de briques. Il y en avait même qui ne présentaient que des murs en torchis, mélange de paille, de terre grasse et de chaux. Pour les toits, l'emploi de tuiles ne s'est généralisé qu'au XVe siècle. Auparavant, comme dans les châteaux, on utilisait pour les couvertures des bardeaux, petites écailles en bois appelées *scinduli* ou *enceduli*, fixées par des fiches, le chaume étant aussi très employé. Les bardeaux n'ont été interdits qu'en 1487 [1].

Deux facteurs principaux ont permis la propagation du feu : la prédominance du bois dans les constructions et la pénurie d'eau. Nous venons de voir la nature des matériaux employés pour les immeubles ; en ce qui concerne l'adduction d'eau

[1] *Reg. du Conseil*, t. IV, p. 59.

de source dans les fontaines, elle était très insuffisante et ne s'est généralisée que tardivement, au XVIe siècle. Les plus anciennes fontaines n'ont été établies que dans la partie inférieure de la ville, tout le haut de la cité en étant dépourvu. Les fontaines d'Yvoire, à l'entrée de la place de Longemalle, et de Chirnet, dans la rue du Marché actuelle, mentionnées dès 1284, desservaient seules la basse ville [2]. Partout ailleurs on était obligé de recourir à des puits ou de faire la chaîne avec des seaux, en puisant l'eau dans le lac et le Rhône. Les puits privés étaient très nombreux, la plupart établis dans les cours des maisons ou près des fours. Les puits publics étaient rares, le plus important, très profond, étant celui de Saint-Pierre au haut du Perron.

Les cheminées étaient très défectueuses, les canaux souvent en bois ; beaucoup de foyers en étaient même dépourvus. Les fours répartis dans toute la ville ont été la cause de nombreux incendies. Enfin les vents violents, particulièrement celui du nord, la bise, ont, notamment en 1430, activé la propagation des flammes.

Nous n'avons pas de données précises concernant les anciennes destructions par le feu. Celles de la fin du IIIe siècle, à l'époque des invasions, obligèrent les habitants à abandonner les quartiers extérieurs pour se retirer dans l'ancien *oppidum* gaulois. Partout dans les fondations romaines on reconnaît des traces d'incendie. Plus tard, vers l'an 500, nous savons que les troupes du roi Gondebaud vinrent assiéger la cité défendue par les partisans du roi Godegisèle, et que dans le grand incendie qui embrasa la ville la cathédrale a été anéantie [3]. Les destructions à ce moment ont dû être très importantes, abîmant les derniers édifices antiques. Les couches successives de cendres encore conservées dans les sols témoignent de ces ravages.

Pendant le moyen âge, au cours des guerres féodales, ce sont surtout les faubourgs qui ont subi des dégâts; cependant, en 1291, le quartier entourant le château comtal au-dessus du Bourg-de-Four ayant été bombardé, le feu gagne la partie supérieure de la cathédrale et l'église de Notre-Dame la Neuve (Auditoire) [4].

La première mention plus détaillée d'un grand sinistre date de 1321 [5]. Nous apprenons qu'une partie de la rue de la Rivière [6], la rue du Marché actuelle, est atteinte des deux côtés par les flammes, principalement du côté colline, entre la maison de Marguerone Perisete (*fig. 5*, A) et celle de Girard Bornua ou Bourgneuf.

[2] L. Blondel, *Les anciens puits de Genève*, dans *Bull. Soc. Hist. et arch.*, t. VII (1940), pp. 149 *sq.* — A. Bétant, *Puits, fontaines et machine hydraulique de l'ancienne Genève*, Genève, 1941.

[3] U. Chevalier, *Œuvres complètes de saint Avit*, Lyon, 1890, *Homélie XIX*.

[4] *Regeste genevois* n° 1349.

[5] Récit dans le *Fasciculus temporis*, dans *Mém. Soc. Hist. Genève* ((MDG), t. IX, p. 305, 315. Plusieurs copies de cette chronique aux Archives d'Etat, Genève : Ms. hist. 24, f° 122 v°, incomplet ; Ms. 29, f° 45, 2. Communauté I au revers non folioté.

[6] Nous avons identifié les maisons grâce aux grosses du Chapitre et de l'Evêché, aussi des Inventaires du Chapitre. Nous ne pouvons ici en donner le détail complet.

Le côté lac de la rue était encore peu construit. J'ai pu identifier la maison de ladite Perisete en A (*fig. 5*)[7] ; par contre Bornuel avait plusieurs immeubles en B[1] et B. Le premier était situé entre la rue de la Rivière et la rue de Villeneuve (Rôtisserie)

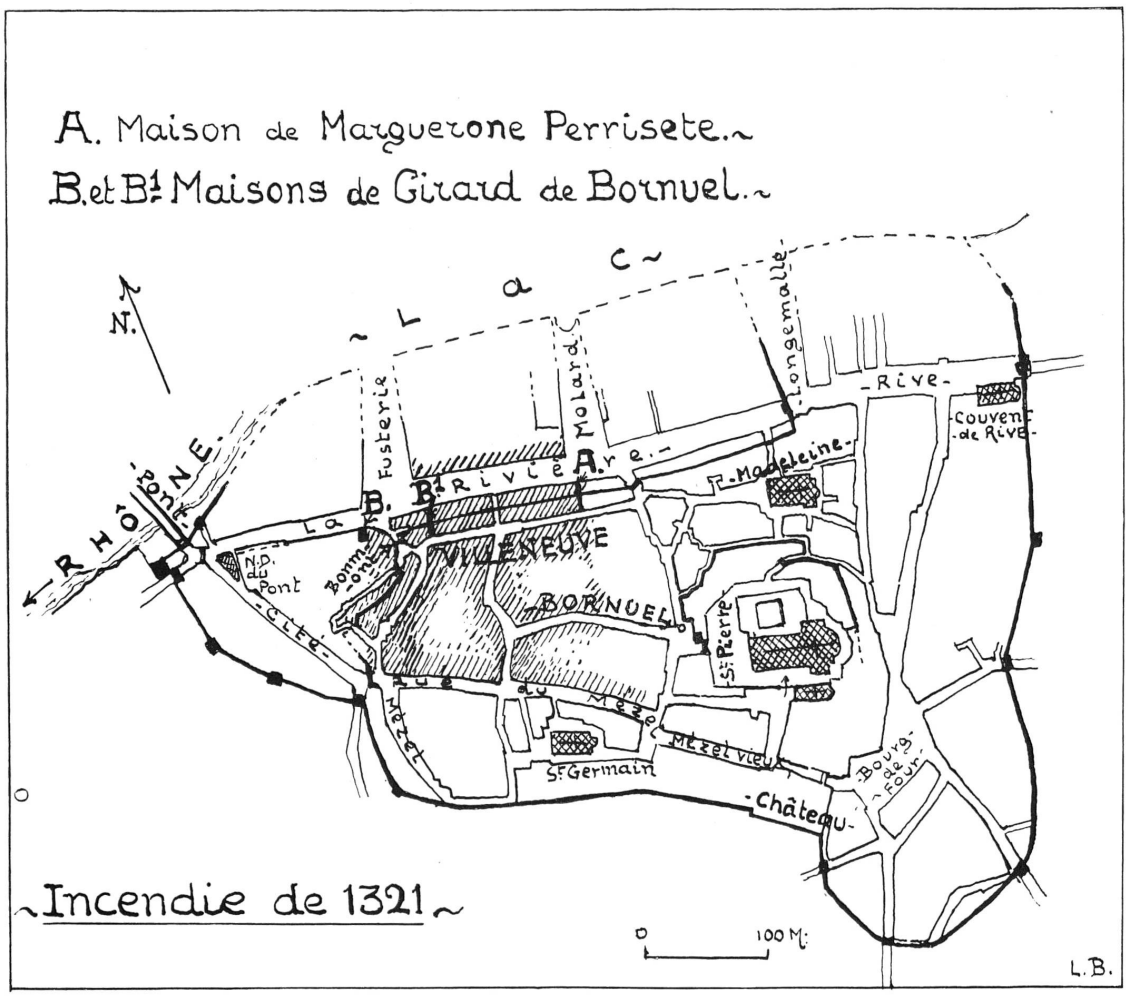

Fig. 5

près du four de Bonmont, l'autre près de la maison de l'abbaye de Bonmont au levant de la maison des nobles Tardi (26 rue de la Confédération)[8]. C'est probablement ce second immeuble (B, *fig. 5*), plus important, qui est désigné. En 1379 les syndics interdisent à Jean de Bourgneuf de construire des boutiques devant sa

[7] Invent. Chapitre I, f° 7 v°.
[8] Pour B[1]. Invent. Chapitre I, f° 15 en 1325 ; pour B. en 1403 aux hoirs de Jean de Bornuel, maison devant et à côté de la maison de Lausanne, puis Tardi, *Genava* XIX, p. 27 suiv.

maison [9]. A partir de la rue de la Rivière le sinistre gagne la colline jusqu'au Mézel, soit la rue du Mézel ou Vieux-Mézel, la Grand-Rue actuelle. L'incendie a dû suivre les rues de la Tour-de-Boël et la Pélisserie. Encore en 1358 la rue de la Pélisserie est dite « tendant du Mézel à la Rivière ». Aucune église n'a été atteinte, mais la surface incendiée était importante, la Rôtisserie aurait pris son nom à ce moment-là. Nous ne connaissons pas le nombre des victimes, mais il a dû se produire des troubles dans la population car le bailli savoyard du Chablais vint à Genève avec quatorze hommes armés « quand une partie de la ville fut incendiée ».

Treize ans plus tard, en 1334, eut lieu le plus grand incendie du moyen âge [10]. Le feu s'est déclaré au four de Saint-Germain, dit four de la Colonne [11], derrière l'église sur la Grand-Rue (*fig. 6*). De là il s'est étendu à toute la paroisse de Saint-Germain et à la haute ville, de la maison de Mermete dite Calliete, située au haut de la rue de la Cité (A, *fig. 6*) [12], jusqu'à celle de Pierre Balistier, à côté de la porte du Château (Bourg-de-Four) [13], devant l'ancien château comtal (B, *fig. 6*). Sans doute les murs joignant la porte ont arrêté le fléau de ce côté. L'église de Saint-Germain est incendiée. De là le feu s'est propagé au grand et au petit cloître du chapitre, à toutes les maisons des chanoines, à la maison épiscopale avec la curie, à Saint-Pierre dont il endommage deux travées ainsi que le jubé. De la Grand-Rue, par la Tour-de-Boël, la Pélisserie et le Perron, le brasier descend la colline pour atteindre le quartier de Villeneuve en suivant la rue de Villeneuve (Traversière) jusqu'à la maison de François l'apothicaire (C, *fig. 6*) [14], où il traverse le mas des immeubles compris entre Villeneuve et la Rivière. Sans doute les vieux murs de la ville, qui partageaient ces immeubles en deux ont-ils préservé une partie des maisons faces à la rue du Marché actuelle.

La catastrophe ne s'arrête pas là, le sinistre s'étend le long des rues de la Poissonnerie (Croix-d'Or) et de Rive jusqu'au couvent des Frères mineurs (D, *fig. 6*) englobant tout le quartier de la Madeleine avec l'église. La copie de la chronique indique Frères prêcheurs au lieu de Frères mineurs ; les Frères prêcheurs avaient leur couvent à la Corraterie, mais la confusion provient de ce que les prédicateurs, surtout pendant la période du carême, étaient les franciscains de Rive. Le feu gagne ensuite la colline le long des rues Verdaine et de la Fontaine pour s'arrêter sous les murs du grand cloître de Saint-Pierre à la maison de Dom Pierre Ami (E, *fig. 6*). Cette maison du chanoine Pierre Ami, sénéchal de l'évêque, se trouvait sous les

[9] MDG II, 1, p. 369.
[10] MDG IX, p. 309.
[11] Four de la Colonne : *Genava* XIX, p. 89 suiv.
[12] Testaments en portef. Robert de Saint-Germain en 1351 ; ensuite maison du fief de Coudrée.
[13] De Pierre Balistier, cette maison passe à Perrette veuve du nommé Crache dont la fille Agnès deviendra la mère de Perriaud de Bourdigny. Maison à côté de la porte du Château ou du Bourg-de-Four.
[14] Invent. Chapitre I, f° 13, maison située à côté de la maison d'André Tavel dit Nacat.

murs du cloître capitulaire à l'angle de la ruelle des Barrières et du passage de Monetier. Elle fut vendue en 1339 à Etienne de Vandœuvre qui devint sénéchal [15]. Il ne semble pas que l'église des Frères mineurs ait été touchée, si ce n'est une partie

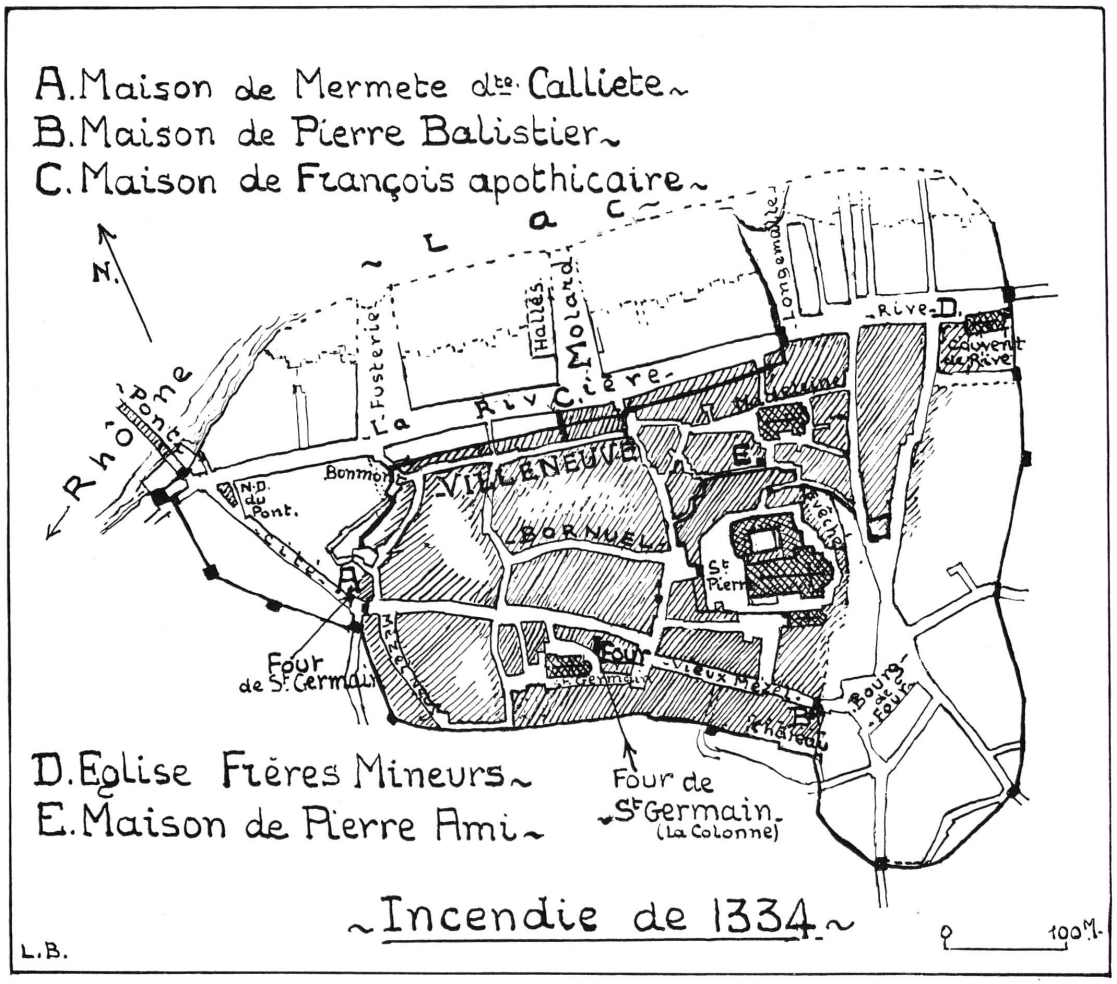

Fig. 6

du cloître, par contre la Madeleine a été gravement atteinte avec ses cloches, son mobilier, les livres, calices, et « autres ornements » ; il en fut de même pour l'église Saint-Germain. Le quartier entre la rue de Rive et Longemalle, en direction du lac, ne paraît pas avoir été incendié, ni celui du Bourg-de-Four, le feu ne s'étant pas étendu au-delà du passage du Muret prolongeant sous l'Evêché la ruelle de Monetier.

[15] Pour la maison : Inventaire Chapitre I, f° 173. Pour le sénéchalat : MDG XVIII, n° 101 ; PH, 230. Galiffe, Ms. 38, p. 16.

Bien que la chronique indique que généralement toute la paroisse de la Madeleine *(generaliter tota parrochia Be. Marie Magdalenes)* ait été atteinte, il y a certainement certains blocs de maisons le long de la rue Verdaine et vers le lac qui ont échappé au désastre.

Cette catastrophe qui avait englobé plus d'un tiers de la ville sur la rive gauche fit de nombreuses victimes, mais les copies indiquent un chiffre mal reporté : *circa viginti quatuor viginti persone*, sans ponctuation. Les historiens, entre autres Mallet, ont hésité entre 24 ou 80 personnes, en laissant tomber le premier ou le dernier 20. Mais ce n'est ni l'un ni l'autre de ces chiffres. Il faut mettre une croix entre 24 et 20, le chiffre 20 étant le multiplicateur, comme on l'employait dans les paginations des grosses et des comptes. Du reste, une copie de la chronique dans l'inventaire des droits du chapitre indique en effet 20, 24, soit 480. Si c'était 80 par 20 le total serait beaucoup trop fort. Pour une population d'environ 4000 habitants le nombre de 480 victimes était important : sans doute il faut y comprendre aussi les blessés. Parmi les personnalités disparues on mentionne entre autres Ysabelle, veuve de Vuydon Tavel, la fille de Rodolphe Tavel, Poncet Corteys, Thomas Dardellat, sa sœur, sa femme dite Savoy et « les autres ». Il faut reconnaître que « les autres » étaient fort nombreux.

Le *fasciculus temporis* raconte que tous les « cetours » (caves) des maisons s'effondrèrent. Nous avons reconnu de nombreuses traces de cet incendie et du précédent au Perron et à la rue de la Madeleine. Près de la Madeleine, côté lac, il existait des doubles caves écroulées avec débris d'incendie, par-dessus lesquelles on avait reconstruit de nouvelles caves. Au Perron, seules quelques caves avaient résisté, ainsi que des mitoyens de maisons en pierre calcinés par les flammes [16]. Ysabelle, veuve de Vuydon Tavel, habitait la maison Tavel à la rue du Puits Saint-Pierre. C'est après cet incendie, en 1335, qu'on a reconstruit la partie supérieure de la maison, en conservant les caves à colonnes datant du XIIe siècle [17]. Michel Roset raconte dans ses chroniques qu'en 1404, donc bien plus tard, on évacua les terres, pierres et déchets provenant de cet incendie, sur les crêts du côté de l'Arve pour éloigner peu à peu le cours de la rivière [18].

A la suite de ce grave incendie, les prescriptions concernant la construction des immeubles furent rendues plus sévères. Ainsi en 1372, en considération des incendies qui à plusieurs reprises ont affligé la rue de la Poissonnerie, les syndics décidèrent à propos de la reconstruction d'une maison en bois appartenant à une nommée Peronne et à sa sœur, femme d'Etienne Bonczona de Chancy, que nul ne pourra à l'avenir rebâtir si ce n'est en maçonnerie pour les parois extérieures : *nisi construetur de muro et circumcirca construetur*. Pour cette maison la façade

[16] *Genava* III, p. 70 ; IV, p. 74 suiv. ; XXVII, p. 23 suiv. ; XXVIII, p. 29 suiv.
[17] Invent. Chapitre I, f° 29.
[18] Michel Roset, *Les chroniques de Genève*, publ. par H. Fazy, 1894, p. 38.

antérieure sur la rue et les murs latéraux devront être édifiés de pierres de grès ou de « chons » (cailloux roulés de rivière) [19].

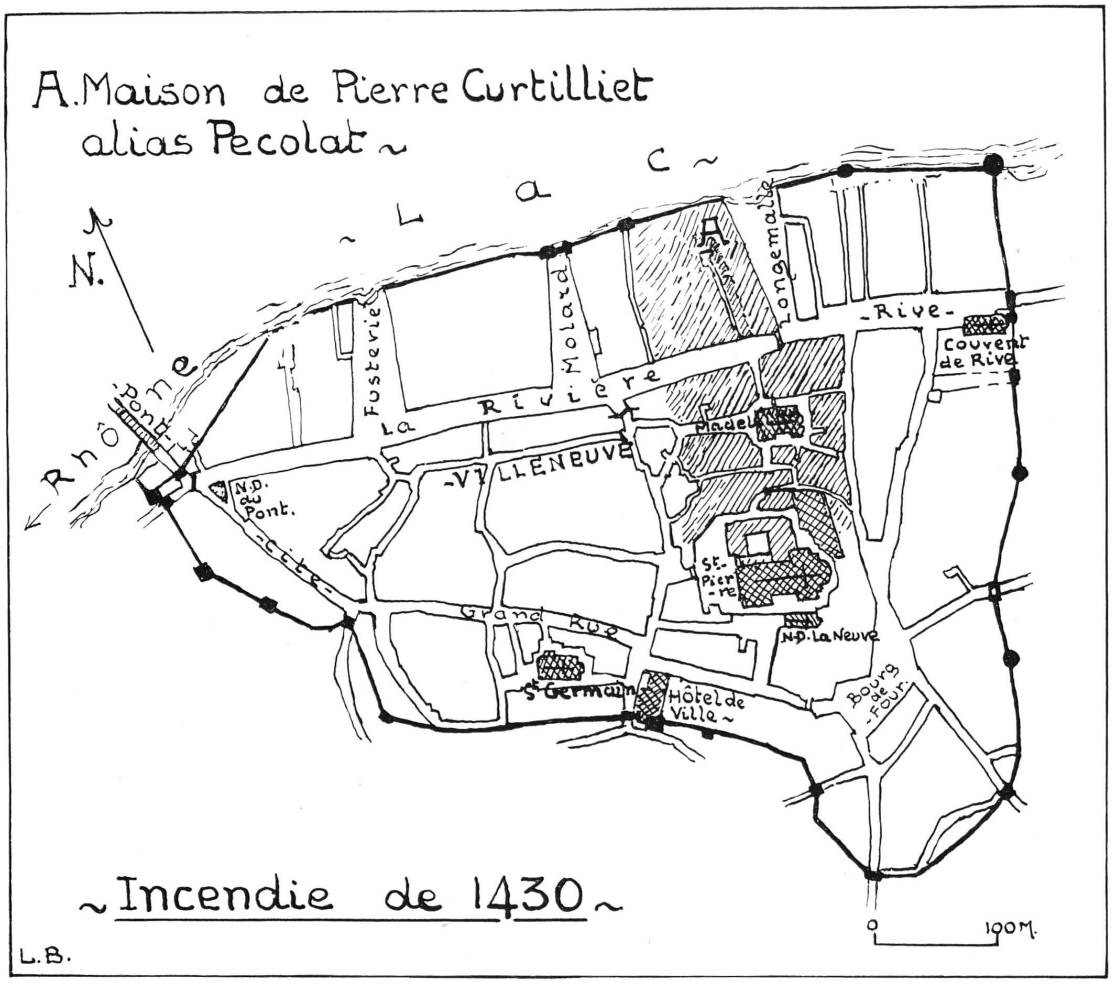

Fig. 7

On mentionne encore au XIVe siècle l'incendie d'une partie de la cathédrale. Le 18 avril 1349 toute la partie supérieure de l'église est consumée ; l'année suivante le cardinal de Sainte-Sabine fait un don de 1000 florins pour refaire les toits. Cet incendie ne s'est pas étendu au quartier voisin [20].

[19] MDG II, 1, p. 370.
[20] MDG XVIII, p. 224 et *Obituaire de Saint-Pierre*, MDG XXI.

Le 21 avril 1430, il se déclare un grave incendie [21]. Dans la nuit et par une forte bise, le feu prend dans une grange près de la rive du lac appartenant à Pierre Curtillet alias Pecolat (*fig. 7*, A). Cette grange était située entre l'allée de la Marjolaine et la place de Longemalle [22]. Poussé par le vent le feu traverse les Rues-Basses (rue de la Croix-d'Or) consumant sur son passage l'église de la Madeleine et son quartier ; les flammes et les étincelles atteignent la cathédrale et l'Evêché. Les dégâts des parties supérieures de Saint-Pierre sont très graves ; la tour du Nord ne prend pas feu et reste indemne, mais la flèche ou aiguille avec deux cloches, située sur la nef en avant du transept, s'écroule ; la tour du Midi ne brûle qu'en partie, mais deux grandes cloches sont fondues ; enfin la tour de l'horloge avec sa grosse cloche située sur le pignon de la façade est aussi la proie des flammes. Ce n'est que bien plus tard qu'on reconstruira la flèche, dès 1469, mais au-dessus de la croisée du transept entre les deux tours, Les tours seront restaurées de 1437 à 1438, l'horloge avec sa flèche vers 1448. La cathédrale, par sa masse, arrêta le feu qui ne se propagea pas au quartier voisin. L'Evêché a été restauré avec un palais neuf en 1446 [23]. Le Pogge, écrivain florentin, qui était à Genève à ce moment, écrit que plusieurs demeures remarquables furent détruites et que cette calamité, digne de provoquer des larmes, a détruit de nombreux biens.

Il y eut encore d'autres incendies, mais moins importants, au XVe siècle, car on relève dans les comptes du vidomne de 1406 à 1418 des condamnations de plusieurs individus inculpés d'avoir commis des vols dans « l'incendie de Genève » *(in incendio Gebenn)*. [24] Je ne sais auquel il est fait allusion, mais à ce moment les syndics et conseils décrètent une série de mesures pour les cheminées et font l'inspection de toutes les maisons [25].

Sur la rive droite le quartier de Saint-Gervais a aussi subi de graves dégâts au XIVe siècle, l'incendie le plus important étant dû à la guerre entre le comte de Savoie et le sire de Gex. En 1345, ce dernier entre dans le bourg et y met le feu *(quando D. de Gayo combuxerat ipsum locum)*. L'église, proche des fossés, a subi d'importants dommages et a dû être en partie reconstruite [26].

Les mesures de protection prises contre le feu, la nomination de gardes pour la surveillance, l'augmentation des seaux ou « seillots » pour porter l'eau, exigés pour devenir bourgeois, la vérification des cheminées, des fours, la création de tonneaux ou « bossettes » sur des chars, se montrèrent efficaces. De plus la captation de sources conduisant l'eau dans de nouvelles fontaines, même dans le haut de la ville, con-

[21] Spon, *Histoire de Genève*, éd. 1730, t. I, p. 82, d'après *L'horloge de Sapience* et le *Pogge*.
[22] Evêché, Gr. 5, f° 49 v° en 1430, la maison et les granges s'étendaient jusqu'au lac.
[23] Pour Saint-Pierre : Comptes de la fabrique et du chapitre ; Registres capitulaires. Pour l'Evêché : MDG I, p. 208.
[24] Vidomnat, comptes, rouleau 4.
[25] *Reg. du Conseil*, t. I, p. 79 suiv.
[26] MDG XVIII, p. 291 ; *Genava* XI, p. 97.

tribua à la lutte contre les incendies. Bien que les sinistres aient été encore fréquents il n'y eut plus, après la fin du XVe siècle, des quartiers entiers détruits par les flammes. La construction en maçonnerie remplaçant peu à peu le bois sera aussi le moyen le plus efficace pour empêcher les dégâts étendus.

En se rapprochant de notre époque l'incendie le plus considérable a été celui des ponts de l'Ile du 17 janvier (vieux style) 1670[27]. Le pont principal appelé « pont bâti » était bordé de chaque côté de moulins et de maisons en bois, construites sur pilotis *(fig. 8)*. On traversait le Rhône sans apercevoir les eaux du fleuve. Ce quartier, une des curiosités de la ville, s'étendait sur la rive gauche jusqu'aux maisons de la rue de la Monnaie, car la place Bel-Air n'existait pas. Environ 200 familles soit presque 800 âmes exerçaient dans ce quartier l'industrie et l'artisanat. On y voyait des tanneurs, meuniers, chamoiseurs, armuriers, horlogers, couteliers, épingliers, fabricants de poudre à canon, vinaigriers, distillateurs, etc. Des petites hôtelleries très achalandées recueillaient les passants. Le feu ayant pris à 11 heures du soir surprit toute cette population. Le désastre atteignit 54 maisons sur 72, principalement sur le bras gauche du fleuve entre la tour de l'Ile (*fig. 8*, A) et la tour de l'Horloge (B), construite sur la porte du pont du Rhône, fermant la rue de la Monnaie. Ces deux tours arrêtèrent les flammes mais la célèbre horloge astronomique fut consumée. Seules quelques maisons sur le bras droit du Rhône ne furent pas atteintes. Cette catastrophe coûta la vie à 122 personnes et provoqua des scènes tragiques, les habitants étant pris entre le feu et l'eau. Les poutres et charpentes qui fumèrent encore pendant vingt jours encombrèrent le lit du fleuve. On a conservé

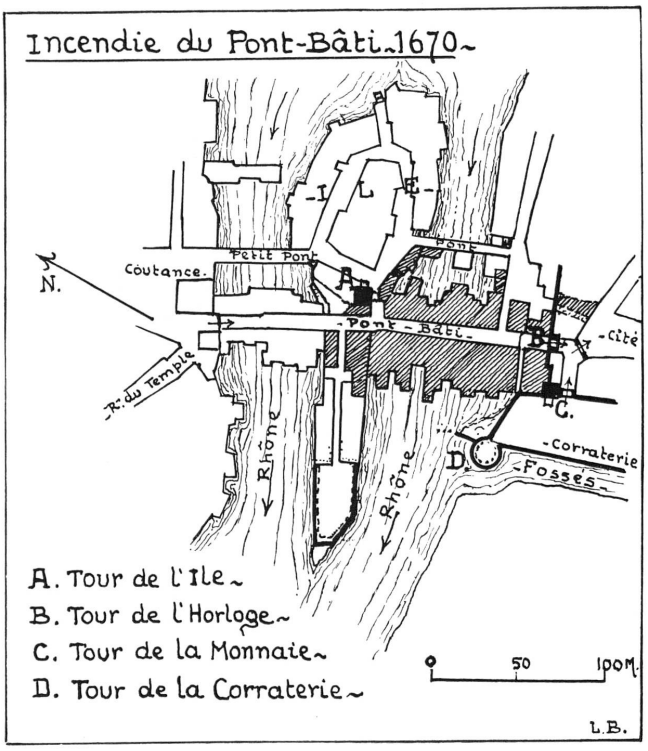

Fig. 8

[27] Cf. J. B. G. Galiffe, *Genève hist. et arch.*, 1869, p. 34 suiv. ; Vincent Minutoli, *L'embrasement du pont du Rhône à Genève*, éd. Fick, 1867, gravures de Fr. Diodati et J. L. Durant, plan.

de cet incendie des récits circonstanciés, particulièrement de Vincent Minutoli, des poèmes, des estampes et un plan. Pour subvenir aux besoins des familles ruinées on fit appel à l'étranger, surtout auprès des pays réformés et des alliés de Suisse, où furent organisées des collectes, dont le résultat rapporta 25.000 écus, 6000 provenant des habitants de Genève. Ces maisons n'ont pas été reconstruites, mais bien le pont avec une nouvelle place, celle de Bel-Air. Sur l'autre bras du Rhône on fit peu à peu disparaître les maisons, les dernières consumées aussi par un incendie le 4 décembre 1867. A l'occasion de travaux sous la place Bel-Air, et plus tard au moment de la construction du Crédit Suisse, j'ai pu constater les traces de cet incendie, de nombreuses poutres calcinées, d'objets usuels, de poteries, de débris de toutes sortes mélangés aux cendres.

En reportant sur des plans le périmètre général de ces principaux incendies, sans tenir compte d'innombrables sinistres moins étendus, on se rend compte de leur réelle importance pour l'histoire urbaine de notre cité. Cette étude est nécessaire pour comprendre les fouilles à l'intérieur de la ville, permettant de déterminer les couches archéologiques qui se superposent dans le sol au-dessus du terrain naturel. Les cendres et les charbons de bois se conservent éternellement à l'abri de l'air, puisque même pour les périodes préhistoriques ils nous sont parvenus intacts.

Ces incendies ne pouvaient être combattus que par des moyens dérisoires comparés à ceux dont nous disposons actuellement, aussi leurs conséquences étaient désastreuses, car il y avait toujours un nombre élevé de victimes. Cette constatation explique pourquoi dans tout le périmètre de la vieille ville nous trouvons, en dehors des cimetières connus entourant les églises, de très nombreux restes humains mélangés aux déblais accumulés. La plupart proviennent d'habitants ensevelis dans les caves sous les décombres des maisons incendiées. L'ampleur des ruines n'a pas permis de les retrouver pour les ensevelir dans les cimetières. Les immeubles, quand les fondations étaient jugées suffisantes, étaient reconstruits sur les mêmes bases, aussi le parcellement des propriétés s'est maintenu presque sans modifications dans la vieille ville. Les fragments humains, dont nous venons de parler, sont le plus souvent dispersés, mais dans bien des cas, au Perron notamment, j'ai vu des squelettes accroupis d'habitants étouffés sous les matériaux. Quand on rencontre des corps étendus et presque complets sous les cours ou sous les rues, il peut s'agir de personnes ensevelies rapidement en temps d'épidémie, mais ce sont des cas rares. Il ne faut pas confondre ces sépultures avec celles, assez nombreuses, qui sont orientées, retrouvées sous la place du Bourg-de-Four. Elles remontent à une époque beaucoup plus ancienne, datant de la période des invasions barbares de la fin du IIIe siècle ou du siècle suivant. Les habitants qui s'étaient réfugiés derrière les murailles de la haute ville restaient constamment assiégés et par obligation durent enterrer leurs morts devant les portes de la cité.

Ces catastrophes dues au feu nous font mieux comprendre l'état de crainte et

d'incertitude dans lequel vivaient les habitants au moyen âge. Les dangers étaient constants. Aux guerres, qui aux XIIIe et XIVe siècles ont exercé leurs ravages jusqu'aux portes et même à l'intérieur de la cité, et à la famine certaines années due au déficit des récoltes et aux routes peu sûres, venaient s'ajouter les incendies trop fréquents. Sans doute avec l'apport des foires, la circulation des marchands étrangers, la situation économique s'est fortement améliorée, surtout au début du XVe siècle, mais la peste redoutable décime la population. Au cours des deux siècles suivants Genève redevient une citadelle, devant faire face aux guerres incessantes autour de son territoire exigu, son ravitaillement en vivres et marchandises de première nécessité est souvent difficile, ne permettant pas à ses habitants d'avoir une vie exempte de graves soucis. Par contre, en ce qui concerne le sujet particulier que nous traitons ici, la lutte contre les incendies, elle est devenue plus efficace et la situation s'améliore au XVIIIe siècle grâce à l'invention des pompes à main, de la machine hydraulique établie en 1708, permettant la distribution d'eau dans tous les quartiers. Cependant, encore au début du XIXe siècle, quand un incendie se déclarait, les passants devaient faire la chaîne avec des seaux pour puiser l'eau dans le Rhône ou les fontaines afin d'alimenter les pompes.

Les plans que nous avons établis en marquant par des hachures les quartiers détruits par les incendies peuvent donner une idée approximative des destructions massives qui ont affligé la ville au cours des siècles. Ils nous permettent de comprendre l'effort qui a dû être entrepris après chaque catastrophe pour reconstruire les maisons et édifices publics et nous font entrevoir les répercussions économiques et sociales qui ont pesé sur la vie de ses habitants.